Extrait de la publication

Extrait de la publication

Camaraderie

Extrait de la publication

MATTHIEU RÉMY

Camaraderie

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0151.0

© Éditions de l'Olivier, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

À Claude Burgelin

Extrait de la publication

Et l'on a parlé d'Étienne Levet

Ses doigts ont reconnu la clef de la porte d'entrée dans le trousseau où s'entrechoquent celle du verrou – qu'il ne ferme jamais –, celles du campus, celles de son ancien appartement qu'il n'a jamais détachées et celle du studio de Marie, dont il s'est séparé il y a six mois. Sans regarder à ce qu'il fait, parce qu'ils s'embrassent impétueusement, il arrive pourtant à la tourner dans la serrure, fermée à double tour selon les recommandations des agents d'assurances. Quand il fait pivoter la poignée de droite à gauche – elle est inversée – et qu'il risque un pied à l'intérieur du couloir d'entrée, il heurte la barre de seuil en aluminium, déjà déformée par diverses trébucheries, et vacille, victime du poids qui s'exerce sans mesure sur lui. Ils tombent, sans pour autant se faire mal, la chute étant amortie par les couches de vêtements chauds qui les emmitouflent en ce janvier cinglant, et atterrissent sur le linoléum dans une obscurité à peine trouée par la rémanence des éclairages de Noël, que

la municipalité s'obstine à ne décrocher chaque année qu'en troisième semaine du mois.

Ils s'arrêteraient et ça gâcherait tout, c'est sûr. Alors ils poursuivent à terre, défont leurs épais manteaux et rampent en glissant dessus, tout en continuant à se rouler d'avides et expertes pelles. Dans l'escalier, il a dégrafé son soutien-gorge et elle lui a détaché sa ceinture, si bien que, une fois la braguette du jean déboutonnée, elle promène à présent sa main sur son slip, tandis qu'il poursuit le calme pelotage de ses seins, pressant alternativement l'un et l'autre de sa main droite, la gauche se diffusant le long de sa nuque à elle. La progression est lente et malhabile mais ils y sont presque : fin du couloir, on tourne à gauche et c'est la porte de la chambre à coucher. Là, il la hisse sur le lit – ils s'embrassent toujours, ne surtout pas parler – et il retire le chemisier, le top en dessous et le reste : malaxer, toujours, et en même temps caresser. En s'aidant seulement de ses talons, elle réussit à enlever ses chaussures, qui tombent sur le parquet – *klong* – et pousse un léger soupir avant de lui descendre son jean, son slip, tout ça jusqu'au bas des fesses. C'est dans cette posture un peu ridicule, avec le manche qui sort à 15 ou 105 degrés selon ce qu'on prend comme repère, qu'il s'attaque à son pantalon à elle, le déboutonne puis descend la fermeture et embarque le sous-vêtement avec. Chaussettes : il pivote complètement, il est au-dessus d'elle et il les

Extrait de la publication

lui ôte soigneusement, de peur de lui faire mal, alors qu'elle avance sa bouche vers la bite qui s'est soudain retrouvée devant son nez. Elle est nue, elle n'a plus rien sur elle, elle est chez lui qu'elle ne connaît pas, presque pas. Elle dit va chercher ce qu'il faut et il obtempère, en profite pour se déshabiller totalement, puis reparaît dans la chambre avec toujours le manche en l'air mais maintenant à environ 35 degrés du ventre. Il va s'étendre à côté d'elle, l'embrasser encore, caresser ses cuisses et son sexe pour y mettre les doigts, puis lécher, glisser sa langue jusqu'à ce qu'elle dise viens là d'abord. Et dès qu'il sera fiché en elle, elle va gémir et demander à ce qu'il y aille plus fort, pour finir par lui suggérer une sodomie, parce qu'elle a vraiment besoin d'un truc un peu bourrin.

*

Elle revient de New York où elle a habité pendant six ans. Un petit appartement à East Village, pas loin du CBGB, dans le quartier ukrainien. Le 11 septembre 2001, elle était installée depuis un mois à peine. Pendant des semaines, des mois quasiment, elle a trouvé que ça sentait le bacon dans les rues, de Battery Park jusqu'à l'Empire State Building, et elle se détestait de penser ça.

Bien sûr, elle est rentrée quelquefois ici, à Paris, pour voir son frère, les amis, pour affaires aussi. Mais

c'est seulement alors qu'elle doit s'y installer de nouveau qu'elle constate combien la ville a changé, combien elle a changé aussi. On lui a dit que ça serait sûrement moins bruyant, moins fou, mais cette réflexion l'a fait sourire : New York, malgré les caricatures, est l'une des villes les plus paisibles qu'elle connaisse. Tout y est fluide, et même lisse. Rien à voir avec Paris, où la circulation sur les boulevards peut à elle seule vous rendre dingue.

On est en présence d'une banale histoire de drague dans un bistrot. Elle était avec de vieilles connaissances, elle a demandé du feu, tout étonnée qu'on puisse encore fumer dans les bars, et c'est lui qui a sorti un briquet de sa poche, à la table d'à côté. La conversation s'est engagée sur Donald Rumsfeld, les connaissances se sont évanouies, ils ont bu tous les deux au comptoir. Ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas embrassé quelqu'un dans un taxi.

*

Il dit qu'il n'aime pas trop qu'on fume dans sa chambre mais il lui apporte tout de même un cendrier et la laisse allumer plusieurs cigarettes. Elle est assise nue dans le lit, la couette sur les pieds, et il l'écoute, allongé de travers, soulevé sur un coude, entièrement à poil lui aussi.

Extrait de la publication

Elle dit qu'elle était certaine de ne pas rester aux États-Unis et que six ans c'est beaucoup, surtout pour des boulots comme ça. On lui a proposé une mutation à Boston mais il n'en était pas question. Après, il était devenu logique de démissionner. À Paris, il sera peut-être question de fonder sa propre agence. Elle va se donner le temps, comme on dit.

Il n'y a qu'un plafonnier dans la pièce, la lumière y est violente. Une ampoule de 75 watts, crue, qui grésille finement si on s'approche pour entendre. Elle demande s'il n'y a pas un moyen d'atténuer parce que ça l'éblouit alors il se lève et défait la lampe-guirlande qui court le long du canapé dans le salon, la débranche et l'installe par terre dans la chambre. Ça forme un monticule spiralé de lumière verte, elle aime beaucoup. Comme il est debout, du coup, il lui propose de l'eau et elle dit oui. Il revient avec deux grands verres épais remplis presque à ras bord. Sa bite pendouille contre ses cuisses, un peu trop velues à son goût à elle. Il est d'un calibre assez moyen, bâti classiquement, sans défaut majeur ou notable. Quand ils ont fini de boire en silence, il pose son verre par terre et vient la rejoindre dans le lit, en glissant sa main entre ses cuisses, qu'elle écarte progressivement à mesure qu'il déplace ses doigts autour de la fente, du clitoris, remontant régulièrement avec son doigt de l'intérieur vers l'extérieur, en emportant chaque fois

Extrait de la publication

une petite surface de liquide pour tricoter autour de la larme de chair. Elle rejette la tête en arrière, s'étale dans le lit et shoote dans le cendrier qui s'écrase par terre. Elle prend sa bite, ses couilles qu'elle griffe de ses doigts sans ongles. Ils refont l'amour.

*

Il constate qu'il s'est endormi avec la capote encore déroulée sur lui. Il tire dessus en se pinçant un peu le gland – *aïe* – et va la jeter dans les toilettes, mais il n'arrive pas à l'évacuer. Elle est donc réveillée par un bruit de chasse d'eau. Il revient, s'excuse, mais elle dit pas de problème, ajoute qu'elle doit partir de toute façon. Il fouille dans une armoire, attrape un caleçon et l'enfile, lui demande si elle veut un tee-shirt. Elle accepte parce qu'elle trouve à présent incongru de se tenir nue devant lui. Elle enfile un affreux XL siglé du nom d'un groupe de rock qui ne lui dit rien mais qui a utilisé la typographie du métro new-yorkais. Là, elle le regarde et elle lui demande ce qu'il fait comme métier. Il explique, elle connaît. Quelle fac ? Il répond et elle dit qu'elle a étudié là, il y a dix ans, avec Étienne Levet. Ah mais c'était mon collègue, Étienne Levet. Ah bon ? Oui. Elle dit je l'adorais, il se tait. Elle ajoute ceci : « J'étais à Paris quand j'ai appris sa mort, c'était la dernière fois que je suis venue. J'allais

Extrait de la publication

prendre mon avion et le téléphone a sonné, une amie m'a dit "Étienne Levet est mort." Il avait été son prof aussi. C'était un vol de nuit, j'ai pleuré pendant les six heures. »

Il se tait toujours parce qu'il ne connaissait pas si bien Étienne Levet. C'était un collègue qu'il a vu plusieurs fois en réunion, une grande gueule, un cynique. Un ancien maoïste qui avait longtemps régné sur les commissions de choix des enseignants, placé ses thésards, écarté ceux des autres, sûrement brisé des carrières par goût de l'intrigue, du jeu politique. Qui avait publié des dizaines de bouquins sur la psychologie appliquée, avait été l'invité de colloques à Melbourne, Turin, La Paz. Qui avait fini par enseigner à mi-temps aux États-Unis, parce que ça payait bien. Mort d'un cancer du cerveau, en six mois.

Il l'avait croisé dans les couloirs du campus quelques semaines avant qu'il meure. Il portait un chapeau pour camoufler les traces de trépanation et il interrogeait un collègue : « Vous qui êtes dans la philosophie, vous croyez que c'est vrai, cette histoire sur Kant, *das ist gut* ? » Le collègue avait répliqué que oui sûrement. Qu'avec une vie comme celle de Kant, ça se pouvait qu'on dise ça en mourant. Levet s'était alors mis à réfléchir, comme absent, puis il l'avait regardé d'un air sceptique. Et il était parti sans rien dire.

Extrait de la publication

*

Il ne raconte pas ça, bien sûr, il finit par dire des banalités : grand chercheur, grand enseignant, a créé le département de toutes pièces après Mai 68. Figure admirable. Il n'y met pas assez d'enthousiasme, évidemment, alors elle comprend. Mais elle ne peut pas s'empêcher de renchérir : ce type a été un modèle pour beaucoup de gens. Tu vois, il se souciait de nous tous, il trouvait des stages, même des boulots. Ça nous arrivait de dîner chez lui, à la campagne, avec sa femme qui était heureuse d'avoir six, huit, dix étudiants à nourrir. On lui donnait des nouvelles, certains l'ont invité à leur mariage. C'était un point de repère. Étienne Levet est mort depuis deux ans, mais elle en a encore les larmes aux yeux, elle répète qu'il a énormément compté pour elle.

Lui se demande tout de suite si elle a couché avec Levet mais en fait il se dit que non, probablement pas. D'ailleurs ça n'a aucune importance. Il ne savait pas tout ça à propos d'Étienne Levet, enfin il en avait une version plus féroce où il était question d'asseoir un pouvoir en disposant des pions un peu partout, dans le privé comme au sein de l'université. Un ogre. Un mandarin soucieux d'imprimer sa marque partout où il le pouvait. Il se souvient soudain d'une anec-

Extrait de la publication

dote. Il raconte : un jour qu'il était au département pour rapporter des listes de notes, il a vu Levet sortir du bureau de Grandmontagne, furieux : « Mais tu te prends pour qui, espèce de con ? » L'autre a essayé de le retenir : « Étienne ! Étienne, attends enfin ! » Une liasse de feuilles a volé dans le secrétariat et Levet a claqué la porte en faisant trembler tout le bâtiment des sciences humaines et sociales. À partir de ce moment-là, il n'a eu de cesse d'avoir la peau de Grandmontagne, celui-là même avec qui il s'était allié lorsqu'il était assistant dans les années 1960.

Elle rit, elle dit que ça lui ressemble, que ses colères étaient légendaires. Mais elle ne l'a jamais vu s'emporter contre un étudiant.

*

Il propose un thé, un café. Il a de quoi faire un petit déjeuner, si elle veut rester. Elle hésite et puis elle dit non, parce que son frère doit s'inquiéter de ne pas l'avoir vue reparaître. C'est samedi, sa mère a imposé un repas de famille ce jour-là depuis qu'elle est rentrée des États-Unis. Elle s'est déjà habillée, elle a soigneusement plié le tee-shirt et l'a laissé sur le lit. Elle ne sait pas quoi dire, peut-être « merci pour tout », mais elle trouve ça bizarre. Lui est planté devant la porte de la cuisine, un mug à la main, tapotant de l'autre sur la

Extrait de la publication

bouilloire électrique qui vrombit. Le bruit du plastique tapoté fait comprendre qu'il a les ongles longs et voilà quelque chose qu'elle n'avait pas remarqué, alors qu'elle ne supporte pas ça chez un homme. Ils ne chercheront pas à se revoir, pour ça et pour de multiples raisons. Il l'embrasse dans le cou, ramasse son manteau qui est encore étalé dans le couloir et finit de la vêtir, en maintenant les manches ouvertes avec ses doigts, comme quelqu'un qui a déjà eu l'habitude de s'occuper d'une femme. Il époussette son écharpe, retire les petits nuages de poussière qui s'y sont accrochés, lui souhaite bon courage pour son retour à Paris. Elle remercie, lui prend un peu la main en froissant ses doigts et sort de l'appartement en faisant claquer ses semelles dans l'escalier escarpé.

Lui va se faire un thé, peler une orange, manger un bout de pain avec une traînée de beurre et de confiture. Puis il va aller dans sa bibliothèque chercher l'ouvrage d'Étienne Levet qu'il a acheté au début de ses études. Un gros livre d'occasion qu'il a déniché sur les quais. Au dos de *Psychologie appliquée en entreprise* (Paris, éd. Dumayet, 1974) il y a une photo. Levet n'a pas encore la barbe, et il ne porte pas de cravate. Juste une chemise à col plat. Il ne sourit pas. Même dans les ouvrages universitaires, la page de garde permet à l'auteur de déposer une dédicace pour ses amis

et confrères. En regardant bien cet exemplaire-là, on s'apercevrait que cette page a été arrachée, comme en témoignent les minuscules dents de papier qui courent le long du sommaire.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication